

# **LA PIERRE NOIRE**

MARC S. MASSE

**LA PIERRE  
NOIRE**

Couverture :  
Miles Hyman

© Editions des Falaises, 2022  
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen  
102, rue de Grenelle - 75007 Paris  
[www.editionsdesfalaises.fr](http://www.editionsdesfalaises.fr)



# Prologue

**Août 1856**

Des carriers étaient au travail à Feldhofer, près de la rivière Düssel dans la vallée de Neander, à environ treize kilomètres de Düsseldorf. Ils extrayaient de la pierre transportée ensuite vers un chantier de construction proche. Une charrette, tirée par deux Schleswig alezans crottés et mal nourris, les avait amenés sur le site le matin de bonne heure.

Parmi eux se trouvait Hans Tödler, trente-cinq ans. Comme ses compagnons, son visage disparaissait sous la poussière, sauf aux endroits où ruisselait la sueur. Hans habitait Düsseldorf avec sa famille, son épouse Ingrid et leurs deux enfants, Leopold et Marin, dix et huit ans, dans un appartement vétuste de deux pièces au quatrième étage d'un immeuble dans Mühlensstraße. C'est tout ce que leurs maigres revenus permettaient de s'offrir. Ingrid faisait de la couture à domicile et Hans s'estimait heureux d'avoir trouvé cette place.

Il espérait des jours meilleurs qui tardaient à venir, mais il risquait de ne jamais les voir s'il poursuivait cette activité. Outre un salaire de misère, dans ce

métier, à cause de la poussière absorbée en abondance, on récoltait aussi la silicose.

Hans mettait du cœur à l'ouvrage pour conserver son emploi, c'était aussi dans sa nature de ne pas rechigner à l'effort. Il fallait en déployer pour s'attaquer à la paroi de calcaire, et aussi faire preuve d'un peu d'expérience pour savoir où frapper pour détacher des blocs de la taille désirée.

Il entamait la quatrième heure de labeur sous une chaleur torride, lorsque soudain sa pique rencontra le vide.

— Tiens ! s'exclame-t-il, surpris, il y a quelque chose là, derrière.

À l'aide de son outil, il entreprit de dégager la couche de terre. Comme la tâche s'avérait ardue, il appela à l'aide deux de ses compagnons.

À eux trois, ils mirent au jour une cavité.

— On dirait l'entrée d'une caverne.

— Oui, on continue.

Ils élargirent le passage.

— Il faut aller voir. Va chercher de quoi nous éclairer.

Munis d'une lampe à huile, ils s'engagèrent, Hans le premier, écartant la terre et les racines. C'était une petite caverne en effet. La flamme dévoila les parois inégales de la grotte, taillées dans le roc, sur une hauteur d'environ trois mètres. Elle s'enfonçait plus loin. Hans orienta la lumière vers le sol à leurs pieds, et ils avancèrent avec précaution. Ils avaient à peine parcouru une dizaine de mètres quand l'un d'eux s'exclama :

— Oh !

— Quoi ?

— Regardez, là.

On voyait un objet blanchâtre saillir au milieu des cailloux. Du bout de son outil, Hans dégagea la terre autour.

— On dirait un os !

Il continua à creuser et mit à jour la tête d'un humérus, puis l'os entier. Il s'accroupit.

— Vu la taille, il n'appartient pas à un petit animal.

— Tiens, là, il y en a un autre, s'écria un de ses compagnons.

À l'intérieur de l'espace qu'Hans venait de dégager apparaissait un second reste enfoncé dans la terre.

— Ils semblent fragiles, il ne faudrait pas les endommager.

Ses deux compagnons ressortirent pour chercher d'autres outils moins grossiers.

Pendant ce temps, Hans continuait de creuser. Il agrandit le trou et, soudain, à la périphérie, il vit briller quelque chose. De la main, il écarta la terre et dégagea l'objet qui scintillait. C'était une pierre, noire, mais translucide. À cet instant, il se trouvait tout seul, dans un réflexe, il la ramassa et la glissa dans la poche de son vêtement.

Bientôt, les deux autres furent de retour avec des grattoirs et de petites pelles. Ensemble, ils retournèrent la terre tout en émettant des exclamations de surprise, ils sortirent du sol de la grotte la partie supérieure d'un crâne, une clavicule et des morceaux d'omoplate.

— Ce sont les restes d'un ou plusieurs squelettes.

— Tu crois que c'est un ancien cimetière ?

— Je n'en sais rien, mais, à cet endroit, ça paraît peu probable.

— Ces ossements ne semblent pas récents.

Autant qu'ils pouvaient en juger, car ils étaient jaunis, maculés de terre et bien abîmés. Ils se regardèrent.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Le mieux, c'est d'en parler à quelqu'un de plus savant que nous.

Ils mirent les os dans une caisse en bois et allèrent

montrer leur découverte à Johann Carl Fuhlrott, instituteur à Elberfeld, qui avait la réputation de s'y connaître en histoire naturelle. Celui-ci examina les restes.

— C'est très intéressant. Pouvez-vous me montrer où vous les avez trouvés ?

Ils le conduisirent sur le site. L'instituteur inspecta les lieux, ce qui lui donna l'occasion de compléter les trouvailles avec deux radius, deux cubitus et des fragments de bassins.

Fuhlrott était un passionné et, bien qu'amateur, il ne manquait ni de compétence ni d'ouverture d'esprit. Mais, par acquit de conscience avant d'aller plus loin, il les montra à un médecin légiste de Düsseldorf, un dénommé Friedrich Grüber, qui les examina, se gratta la tête, fit la moue avant de déclarer :

— Ces ossements ne sont pas récents en effet. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai relevé des traces de blessure sur certains d'entre eux, comme si leur propriétaire avait été poignardé. Si meurtre il y a eu, il remonte à des dizaines, voire des centaines d'années, ça sort de mon domaine. Il faudrait les soumettre à un archéologue ou à un naturaliste.

Fuhlrott arriva de son côté à la conclusion qu'il s'agissait d'ossements humains et qu'ils étaient très anciens. Chose étonnante, ils semblaient appartenir à une espèce jusque-là inconnue.

Il informa de ses conclusions un spécialiste de l'université de Bonn, Hermann Schaaffhausen, qui les examina à son tour. Il rendit son rapport l'année suivante et confirma qu'il s'agissait bien d'os humains très anciens, mais sans en donner de date précise.

Ce fut le début d'une longue controverse. Des scientifiques réputés, pathologistes, naturalistes furent appelés à se prononcer. Certains conclurent qu'il s'agis-

sait d'un individu mort assez récemment de maladie. D'autres, au contraire, soutenaient, comme Fuhlrott, que ces restes appartenaient à plusieurs individus d'une espèce inconnue et très ancienne, différente de la nôtre.

La polémique allait durer longtemps, une trentaine d'années en fait.

De leur côté, Hans Tödler et ses deux compagnons ne reçurent aucune félicitation ni aucune récompense pour leur découverte.

Plus tard, de nouvelles fouilles permirent de mettre au jour d'autres ossements du même type sur d'autres sites et, depuis, les techniques modernes ont définitivement donné raison aux partisans de la seconde théorie. En effet, ces os étaient anciens, bien plus vieux que quelques dizaines ou centaines d'années, comme le pensait le médecin légiste qui les avait examinés, et si meurtre il y avait eu, il remontait à environ quarante mille ans.

# 1

## Il y a 38 000 ans

Tuer pour un caillou, ça paraît imbécile. Lorsqu'il s'agit d'un diamant noir de soixante carats qu'on estimerait de nos jours à deux millions d'euros, l'acte semble moins stupide même s'il demeure condamnable.

L'assassin n'avait pas la moindre idée de la valeur de l'objet, et ce n'était pas le motif de son crime. À cette époque, arborer un ornement ne servait pas encore à demander la protection d'un esprit ou d'un animal, rappeler un exploit ou afficher son importance. On ne se préoccupait pas de la valeur des choses. Pour le meurtrier et ses semblables, ça n'avait pas de signification.

En ces temps-là, on ne portait pas de colliers d'os ou de coquillages venus de régions lointaines, échangés contre trois pointes de silex taillé ou contre une femme. Ça viendrait un peu plus tard. Mais on n'était pas pour autant complètement fermé à l'esthétique.

Le caillou, la pierre, dirait-on de nos jours, attirait tout de suite l'attention de celui qui l'aperçut. L'objet luisait à la lumière, il avait une forme régulière, son

toucher lisse et doux procurait une sensation nouvelle. Mais il ne le garda pas longtemps, quelqu'un d'autre s'en empara.

L'envie de se l'approprier ne vint pas à l'esprit de l'assassin, la possession ne fut pas le motif du crime. La notion de propriété était alors aussi éloignée des esprits que la chasse et la cueillette de l'idée même d'agriculture. Mais le projet de tuer existait depuis longtemps dans sa tête.

C'est peu après sa découverte que le meurtrier s'intéressa à la pierre ; pas pour elle-même, mais à cause de celui qui venait de la suspendre à son cou.

Il cherchait depuis longtemps un moyen d'assouvir sa vengeance et ce « caillou » allait lui faciliter la tâche.

Lorsqu'on avait un différend sérieux avec un autre membre de la tribu, on le réglait au cours d'un affrontement loyal. C'était une des règles implicites pour maintenir la cohésion du groupe. Mais, dans un combat, il n'aurait jamais eu l'avantage, voilà pourquoi il choisit de recourir à l'assassinat. Il songea à l'empoisonnement, mais l'intéressé se méfiait de lui, ce qui rendait la chose difficile. Le poignarder dans le dos ne constituait pas une solution assez sûre. Le gaillard était costaud avec une poitrine épaisse, rien ne garantissait que la lame atteindrait le cœur avant qu'il ne réagisse. Il conclut que la meilleure solution était de frapper pendant son sommeil.

Il transgresserait les règles, il ne l'ignorait pas, mais son désir de vengeance s'avérait le plus fort. Ça ne le dissuada donc pas de planter une lame de silex dans la poitrine de son congénère, dommage !

On ne tuait pas un individu pendant qu'il dormait. Plus grave, supprimer un membre du groupe en parfaite santé, un homme adulte précieux pour la chasse, pour participer à la défense de la communauté en

cas d'attaque, c'était menacer la survie du clan. Une sanction fatale ne faisait pas de doute s'il était pris. Pour l'éviter, il fallait mettre toutes les chances de son côté. Il pensait avoir trouvé la solution : détourner l'attention, et cette pierre lui en donnait l'occasion. On penserait que celui qui avait commis le crime voulait s'en emparer. Personne ne songerait à lui, personne ne le suspecterait.

On s'étonnerait d'une fin si brutale, on chercherait brièvement un coupable qu'on ne trouverait pas, puis on n'y songerait plus, car il y avait des préoccupations plus immédiates et il aurait atteint son but sans être inquiété.

Convaincu d'avoir tout prévu, sans plus hésiter, il mit son plan à exécution une nuit.

Une fois l'acte commis, il arracha la pierre au mort et la cacha dans son vêtement avant de s'en débarrasser. Il choisit un coin reculé de la caverne pour l'enterrer, là où on enfouissait les morts.

Un plan simple qui aurait eu toutes chances de fonctionner s'il n'y avait pas eu un témoin. Quelqu'un avait bougé parmi les corps allongés dans la caverne. Une tête s'était dressée un court instant dans l'ombre, trop loin du feu pour qu'il puisse l'identifier. Il restait qu'un des membres du clan l'avait vu. Pourquoi n'avait-il pas crié pour ameuter les autres ? Le meurtrier ne connaissait pas la réponse et n'entendait pas perdre du temps à la chercher. L'urgence, c'était d'identifier au plus vite ce témoin et d'agir pour l'empêcher de parler.

## 2

### Il y a 38 000 ans

Gorr sortit du sommeil.

Il repoussa la peau de bison qui lui servait de couverture et se leva, étirant un buste large et de longs bras musclés, terminés par des mains puissantes, descendant jusqu'aux genoux.

Au milieu du visage encadré de pommettes très saillantes, son nez massif aux narines relevées humait l'air de la caverne. Il secoua sa chevelure épaisse roux foncé, plissa la peau de son front bas qui butait au-dessus des yeux sur une nervure bosselée. À l'arrière du crâne, une barre osseuse servait de contrepoids aux lourdes arcades sourcilières.

Il se planta sur ses cuisses arquées soutenant un corps trapu. L'ensemble donnait une impression de force et d'agilité. Gorr ne mesurait qu'un mètre et n'avait que douze ou treize ans, autant qu'on puisse l'estimer, car il ne connaissait pas son âge, et déjà sa silhouette râblée préfigurait celle des adultes.

Ses mouvements avaient réveillé Sim, qui dormait à côté de lui sur la partie de la caverne dallée de pierres qui servait au repos. Sim avait le même nombre d'an-

nées que Gorr et un physique très semblable avec pour seules différences des cheveux tirant sur le brun et une carrure moins large.

Nouk, le troisième à ouvrir les yeux, était plus grand et plus mince et on le distinguait aisément des deux autres. Même si leurs traits se ressemblaient, ceux de Nouk restaient moins marqués, ses cheveux tiraient sur le noir, la nervure et la barre osseuse se distinguaient à peine et il avait aussi la peau plus foncée. Ses épaules moins larges et ses bras moins épais ne l'empêchaient pas de se montrer aussi fort que ses congénères, et il courait plus vite.

Malgré ses différences, dans la horde, on le traitait comme les autres : un adolescent en passe de devenir bientôt adulte et on le faisait travailler en conséquence.

Toutefois, le regard que lui portaient certains pouvait par moments devenir plus appuyé, comme s'ils se demandaient s'il ne représentait pas une malédiction latente ou une menace cachée.

Il appartenait, comme Gorr et Sim, à un groupe d'une trentaine d'individus qui se désignaient eux-mêmes simplement par « nous ». Ils habitaient alors une caverne creusée dans le flanc rocheux d'une colline, non loin d'une rivière, au cœur d'une vallée qu'on désignera beaucoup plus tard du nom de Neandertal.

Quelque temps auparavant, à cause du froid grandissant, les « nous » avaient abandonné leurs habitations faites de structures de bois et d'os recouvertes de peaux pour cette caverne où régnait une chaleur agréable. Ceux qui entretenaient le feu non loin de l'entrée ne manquaient pas à leur tâche. Ils brûlaient des os, un combustible plus pratique que le bois : la graisse qu'ils contenaient n'émettait pas de fumée et durait bien plus longtemps.

Longue d'environ cinquante mètres sur une ving-

taine en largeur et quatre en hauteur, la grotte formait une galerie séparée en deux parties, creusée par l'érosion dans le calcaire de la falaise qui surplombait la rivière. Celle-ci rejoignait un grand fleuve qui se jetait quelque trois cents kilomètres plus loin dans une mer piégée par la croissance des glaces, qui s'appellerait un jour la mer du Nord et dont Nouk n'avait jamais entendu parler. Son niveau se trouvait inférieur de plus de cent mètres à ce qu'il serait beaucoup plus tard et il aurait pu la traverser à pied. Mais se déplacer pour découvrir des terres nouvelles n'était pas à son ordre du jour.

Nouk rejoignit ses congénères qui se trouvaient déjà à l'extérieur. La tribu comprenait quatre adolescents : outre les garçons déjà nommés, il y avait une fille, Ourda, dont ils commençaient à regarder avec intérêt les courbes naissantes. Avec sa silhouette trapue, ses membres épais, un visage aux traits caractéristiques de son espèce, une poitrine déjà lourde tout comme son postérieur – peut-être considérés comme des attraits à l'époque –, on ne pouvait pas dire qu'elle était attirante selon nos critères. Mais, surtout essentiel, elle représentait la seule femelle de leur âge, proposée à leur concupiscence naissante. Tous trois comptaient bien se la réserver dans peu de temps.

La chasse occupait les hommes adultes. Une partie des femmes les accompagnaient, munies de grattoirs et de couteaux, pour s'occuper du dépeçage des animaux abattus. Les autres, demeurées au camp, s'activaient à des besognes jugées moins nobles, dont dépendait tout autant la survie collective.

Près de l'entrée de la caverne, l'une d'elles cuisait la nourriture sur un feu brûlant au fond d'une cuvette creusée dans le sol. Deux autres attendrissaient de leurs dents un bout de peau avant de le découper pour

en faire un vêtement. Au bord de la rivière, les plus jeunes préparaient des nasses rudimentaires avec des morceaux de bois et des tiges de graminées. Mais avec la chute de la température, la végétation et la nature en général devenaient moins généreuses. La surface de la rivière était gelée et il fallait la casser pour pêcher. Les arbustes ne livraient plus qu'une quantité limitée de baies, arracher des plantes au sol durci se révélait plus ardu. Il fallait passer beaucoup plus de temps pour récolter de quoi agrémenter l'ordinaire fait principalement de viande. Les temps devenaient difficiles pour les « nous ».

Nouk aperçut en passant Haku assis dans un coin, qui taillait des noyaux de silex. C'était avec Herou les seuls adultes qui n'allaient jamais à la chasse, tout comme les vieillards. Herou faisait office de médecin. Il pouvait lire dans un corps et ses diverses parties, y compris l'intérieur, nommer le mal qui l'habitait et trouver le moyen de le soigner. Il connaissait les plantes et les divers végétaux capables d'apporter du soulagement à un malade ou à un blessé.

On l'avait vu opérer pour retirer un abcès d'un pied ou d'un dos ou même extraire une tumeur d'un crâne ou d'un ventre. Comme souvent, en ce moment, il se trouvait dehors à la recherche de ce qu'il lui fallait pour préparer des onguents et des potions.

Haku était né avec une jambe déformée qui l'empêchait de courir. Il avait acquis un tour de main inégalé pour faire des outils et ainsi gagner son droit à la nourriture. À cause de son infirmité, on le considérait comme un être singulier, de quoi le rapprocher de Nouk.

Haku possédait la technique pour obtenir des lames coupantes, un art difficile. Il fallait savoir éclater le bloc initial puis, à coups d'un percuteur en matériau plus dur, en tirer des parties plus petites, sélectionner

les plus longues et les plus minces, en affûter les côtés pour les rendre coupants sans les briser. Ensuite, il faisait des pointes qui seraient fixées sur des manches de bois ou d'os pour être utilisées comme couteaux, poignards, ou bien fichées et collées au bout d'une hampe pour servir de lances, ou affûtées en lames ou encore en grattoirs ou en créant des encoches denticulées pour faire des scies.

Cela demandait du temps et la maîtrise des gestes : savoir où appliquer l'effort et y mettre la force voulue...

Nouk observait souvent Haku au travail et admirait sa dextérité. Haku acceptait sa présence comme spectateur, Nouk avait toutefois le sentiment qu'il ne montrait pas tout de son art et gardait le secret de certains tours de main. D'autres dans la tribu savaient aussi fabriquer des pointes et des lames, mais il était le meilleur et, en préservant le mystère de son talent, il s'assurait de le rester et de maintenir sa position. Sans cela, on l'aurait depuis longtemps abandonné à son sort lors d'un de leurs nombreux déplacements. À cause de sa mauvaise jambe, Haku marchait lentement. Il suivait la troupe à distance et, comme on tenait à lui, on laissait plusieurs hommes pour l'accompagner et le protéger.

Haku possédait un autre talent, il n'avait pas son pareil pour distinguer des animaux et des gens parmi les ombres dansantes dessinées sur les parois par le feu. Il montrait à Nouk un aurochs, un mammoth ou des lièvres poursuivis par des chasseurs ou un homme en train de découper du gibier. Cette capacité intriguait plus les autres qu'elle ne les émerveillait et les confortait dans l'idée qu'il se passait des choses inquiétantes dans sa tête. On associait la bizarrerie à la malédiction.

Kirr, le chaman, considérait Haku avec méfiance, comme il regardait tout ce qui s'avérait singulier.

Kirr interprétait les signes, annonçait le temps et prétendait connaître la volonté des esprits, parler aux ancêtres et à toutes ces forces qui gravitaient autour d'eux et déterminaient leur destin, un monopole qu'il souhaitait préserver.

Lorsqu'on ne comprenait pas un phénomène, on en attribuait la responsabilité à des puissances supérieures. Il fallait quelqu'un pour interpréter leurs volontés et agir en conséquence. Kirr faisait office de traducteur.

La logique de ses explications n'apparaissait pas à tous ; de ce manque de clarté, il faisait un atout. Leur obscurité même confirmait qu'il était le seul à y comprendre quelque chose.

Même s'il lui arrivait de se tromper dans ses prédictions, il ne reconnaissait jamais ses erreurs et les dissimulait sous une couche épaisse de causalités fumeuses. De la même manière que les menteurs se justifient à leurs propres yeux en toute bonne foi, il avait fini par croire aux discours alambiqués dont il usait pour dire pourquoi la pluie annoncée ne se produisait pas ou expliquer l'absence de gibier le jour fixé pour la chasse. Il voulait qu'on le considère comme le plus savant de tous dans la tribu.

Son apparence soulignait cette position unique, il en forçait le trait.

Avec son visage encadré de cheveux noirs, laissés longs, ses sourcils broussailleux, ses yeux cerclés de blanc, ses lèvres pincées en un rictus menaçant, il impressionnait. C'était l'effet recherché. Sa tunique et sa coiffe de fourrure sombre accentuaient son aspect sinistre.

Il organisait aussi et présidait les cérémonies rituelles, un privilège qui le plaçait, jugeait-il, sur un pied d'égalité avec le chef de la horde, Sant.

Ce jour-là, comme chaque nouveau jour, Nouk avait faim et il ne s'arrêta pas pour regarder Haku débiter des noyaux de silex en éclats tranchants, puis en lames. D'ailleurs, ce matin-là, Haku était très pris par sa tâche, les chasseurs consommaient beaucoup de pointes de lance en ce moment, le plus souvent en pure perte. Il se contenta de répondre par un signe rapide de la main au salut du garçon et reprit aussitôt son ouvrage.

Nouk ne connaissait pas ses géniteurs. Il ne se souvenait pas du sein qui l'avait nourri. Aucune femme ne l'avait revendiqué aussi loin que remontaient ses souvenirs. Qu'il ignore l'identité de son père n'avait rien de surprenant, sa propre mère n'en savait sans doute rien elle-même. La relation de cause à effet entre la copulation et la grossesse restait à établir. On ne s'inquiétait donc pas d'attribuer une naissance à un mâle particulier. La monogamie n'était pas d'actualité, la priorité à la pérennité de l'espèce inscrite dans leurs gènes régissait les rapports entre les sexes et demandait qu'on multiple les relations et les partenaires. Le mâle, mû par les montées de testostérone, se contentait de saillir et la femelle de porter le produit de cette union rapide, pas toujours sollicitée. Elle pouvait se considérer comme heureuse de ne pas trépasser lors de l'accouchement.

Après la naissance, la mère assurait un service minimum, le temps que le rejeton puisse s'en sortir tout seul. Le hasard décidait de la suite. Si la maladie ne l'emportait pas rapidement, si un accident ou un prédateur ne causait pas sa perte, l'enfant pouvait espérer devenir adulte. La croissance s'avérait rapide, mais l'apprentissage plus long. Faute de parents pour le guider au début, de professeur pour le former ensuite, son éducation dépendait de ce que les plus âgés et les anciens voulaient bien lui transmettre.

Nouk avait eu de la chance. Sant, le chef de la tribu, pour une raison inconnue, le protégeait, surveillant la situation du coin de l'œil quand, enfant, il se trouvait pris en charge par les femmes, puis lorsqu'il fut livré à lui-même. Il lui prodiguait aussi ses conseils, une formation complétée par Prat et Jens, deux chasseurs aguerris.

Nouk se montrait curieux, affichait du goût pour la réflexion. Il aimait comprendre quelle cause entraînait quel effet et, avec le nombre de phénomènes inexplicables, il ne manquait pas de sujets d'étude. Cette prédisposition lui conférait un esprit alerte, supérieur à celui de la plupart des autres membres de la tribu.

Avant de sortir de la caverne, Nouk s'approcha du foyer et tendit la main, la femme qui surveillait le feu préleva à son intention un morceau du lièvre en train de rôtir, il se hâta de l'avalier, précaution élémentaire. La faim le quittait rarement, comme les animaux, il n'avait pas d'horaire fixe de repas et ne savait pas quand il mangerait la prochaine fois. C'était le lot de tous à ce moment-là.

### 3

Un troupeau d'aurochs avait piétiné leurs huttes et, le froid gagnant, Sant, leur chef, décida alors de quitter la plaine balayée par le vent.

Personne ne protesta ou ne demanda d'indemnités de déménagement, changer de place suivant les déplacements du gibier et l'évolution du climat rythmait leur existence.

Malgré ce transfert vers une zone moins exposée, un sort contraire semblait les poursuivre. Kirr expliquait que les esprits étaient fâchés, mais il n'en donnait pas la raison. Leur manière de vivre restait la même, pourquoi les auraient-ils offensés ?

Le ciel restait clair, mais les rayons envoyés par le soleil ne parvenaient pas à réchauffer le sol durci par le gel. Les glaciers descendaient des montagnes et la température, s'ils avaient pu la mesurer, atteignait -15 °C la nuit et ne remontait pas assez le jour pour encourager la végétation à pousser. Seuls résistaient une herbe rase et rachitique, de maigres buissons et quelques arbustes pliés par le vent, un paysage plat de toundra.

Tout en se déplaçant, ils attendaient des jours meilleurs qui n'étaient pas venus. Le blizzard les rattrapait